

I. L'amour au commencement de la philosophie

Tout commence donc par l'amour. Il semble en effet, d'après Cicéron dans ses *Tusculanes*, se référant à un disciple de Platon, Héraclide de Pont, que ce soit à Pythagore lui-même que l'on doive le nom de « philosophe ». Il utilisa ce terme, alors inconnu, pour définir sa profession, en réponse à la question du tyran Léon de Phlionte. À l'antique nom de « sage » (*sophos*), Pythagore ajoute l'idée d'amour : « Car tandis que les uns cherchent la gloire, et les autres les richesses, il y a une troisième espèce d'hommes, mais peu nombreuse, qui, regardant tout le reste comme rien, s'appliquent principalement à la contemplation des choses naturelles. Ce sont ces derniers qui se disent *philosophes*, c'est-à-dire, amateurs de la sagesse (*sapientiae studiosi*) ». Certes, chronologiquement Pythagore nous situe aux premiers commencements, à ce VI^e siècle qui voit naître une nouvelle activité de connaissance de la nature, qui marque une rupture avec les poètes et leurs « mythes ». Avec le personnage naît donc et la chose et le mot. Mais, si l'on suit Cicéron, que nous dit réellement Pythagore (personnage d'ailleurs lui-même semi-légitime) : qu'il existe des hommes qui ont le goût de la sagesse (ils sont « *sapientiae studiosi* »), et, plus précisément même, que la sagesse se confond avec la connaissance, comme nous le dit la fin du discours : « en ce monde la profession la plus noble est celle d'une étude qui n'a d'autre but que de parvenir à la connaissance de toutes choses (*contemplatio rerum cognitioque*) ». En somme, le philosophe est celui qui veut à tout prix comprendre, et ainsi se détache de la réalité inférieure, comme le spectateur désintéressé aux jeux publics (ceux d'Olympie par exemple) est

supérieur à celui qui cherche à obtenir la gloire par son corps, ou celui qui cherche à s'enrichir par le commerce. Bref, est-il vraiment question d'amour, ou simplement de passion du savoir ?

Cette anecdote est donc peut-être trompeuse, en ce qu'elle laisserait penser que rien de fondamental ne se dit sur l'amour avec la naissance de la « philosophie », et que le terme lui-même ne serait qu'une habile trouvaille, qui vise à remplacer l'ancienne sagesse oraculaire, poétique ou politique par ce que l'on appellera beaucoup plus tard une attitude « scientifique » ou rationnelle vis-à-vis de la nature. Ce que masquent ces propos, c'est qu'en dépit de Pythagore la philosophie grecque est en grande partie une philosophie de l'amour. « Aimer » s'inscrit en profondeur et dans la réalité naturelle (chez Empédocle), et dans l'attitude du penseur (dans tout le platonisme)... Le verbe « aimer » est donc bien un des verbes clés de la philosophie grecque. Et, comme nous allons essayer de le montrer, il ne suffit pas d'opposer une « philosophie de l'amour » platonicienne à une simple « morale de l'amitié » aristotélicienne : c'est ne pas comprendre que, même chez le Stagirite, l'amour est la force désirante qui unit tout l'univers, comme les théologiens médiévaux, mais aussi certains poètes l'ont admirablement compris : « amor che'l ciel governi » (Dante, *Commedia*, *Paradiso*, I, 74).

A. Pythagore, ou l'inventeur de la « philosophie »

On peut entendre dans ce que dit Pythagore la fierté d'une nouvelle façon d'envisager le réel. Le philosophe aime le savoir et la sagesse. L'amour est avant tout un élan vers la connaissance, qui s'oppose à ce nous appelons mythologie, et qui est en réalité une

façon poétique d'envisager la nature, qui fait appel à des forces divines. Le polythéisme grec ne possède pas de texte sacré, et ce sont les poètes (Homère, Hésiode, Pindare etc.) qui fournissent les cadres des représentations de la nature, mais aussi des rites, des sacrifices etc. Sachant qu'en dehors de ces textes, la religion est affaire de traditions qui ne nécessite nullement une mise par écrit. Il n'en reste pas moins qu'une des fonctions des textes poétiques est d'aller au-delà du rite, en abordant des questions comme celles de l'origine même de la nature, des dieux et des hommes. C'est à Hésiode, au VIII^e siècle, que l'on doit la représentation écrite la plus ancienne et la plus célèbre de l'origine, dans la *Théogonie* (titre qui signifie littéralement *La naissance des dieux*). C'est précisément par rapport et contre ce type de textes que se construira la philosophie, qui tentera par des moyens différents de répondre au problème de l'« origine radicale de toutes choses ». Et la *Théogonie* résonnera longtemps dans la réflexion grecque sur l'amour, puisqu'Hésiode fait justement d'*éros* une des forces cosmiques primordiales : « Au commencement exista le Chaos, puis la Terre à la large poitrine, demeure toujours sûre de tous les Immortels qui habitent le faite de l'Olympe neigeux ; ensuite le sombre Tartare, placé sous les abîmes de la Terre immense ; enfin l'Amour, le plus beau des dieux, l'Amour, qui amollit les âmes, et, s'emparant du cœur de toutes les divinités et de tous les hommes, triomphe de leur sage volonté ».

Si ce texte fait inmanquablement songer à la formule inaugurale de la *Genèse*, il ne faut pas s'y laisser tromper : dans le texte d'Hésiode, plus d'une centaine de vers précèdent le « commencement », qui célèbre les Muses inspiratrices du poète. Et le poète, en chantant les dieux, fait surtout l'éloge des derniers d'entre eux, les Olympiens, garants de la justice et du pouvoir royal : chant politique, donc, comme l'expose clairement Jean-Pierre Vernant qui

insiste sur le fait que la *Théogonie* est un mythe de souveraineté : de prises de pouvoir. Mais tout pouvoir, toute justice est mise en ordre. Le chaos primitif est donc à la fois cosmique et humain. Et pas d'unité sans amour : c'est grâce à l'amour que les dieux s'accouplent et que les généalogies peuvent se succéder jusqu'au triomphe de Zeus. Mais ce triomphe se fait par la guerre. L'amour est inséparable de la violence, qui commence aussitôt : Ouranos, le ciel, cache ses enfants dans le sein de Gaïa, la terre, qui gémit et appelle ses enfants à la vengeance. Cette vengeance, cruelle, accomplie par Kronos, profitera justement de l'aveuglement dû à l'amour : « Le grand Ouranos arriva, amenant la Nuit, et animé du désir amoureux, il s'étendit sur la Terre de toute sa longueur. Alors son fils, sorti de l'embuscade, le saisit de la main gauche, et de la droite, agitant la faux énorme, longue, acérée, il s'empessa de couper l'organe viril de son père et le rejeta derrière lui ». Or, non seulement la vengeance profite de l'amour pour s'accomplir, mais c'est de la violence même que naît la déesse qui donnera à l'amour sa figure, lui qui n'était jusqu'alors qu'une « force » sans visage : « Kronos mutila de nouveau avec l'acier le membre qu'il avait coupé déjà et le lança du rivage dans les vagues agitées de Pontus : la mer le soutint longtemps, et de ce débris d'un corps immortel jaillit une blanche écume d'où naquit une jeune fille qui fut d'abord portée vers la divine Cythère et de là parvint jusqu'à Chypre entourée de flots. Bientôt, déesse ravissante de beauté, elle s'élança sur la rive, et le gazon fleurit sous ses pieds délicats. Les dieux et les hommes appellent cette divinité à la belle couronne Aphrodite, parce qu'elle fut nourrie de l'écume des mers [...] Accompagnée de l'Amour et du beau Désir, le même jour de sa naissance, elle se rendit à la céleste assemblée. Dès l'origine, jouissant des honneurs divins, elle obtint du sort l'emploi de présider, parmi les hommes et les

dieux immortels, aux entretiens des jeunes vierges, aux tendres sourires, aux innocents artifices, aux doux plaisirs, aux caresses de l'amour et de la volupté ».

L'amour et la haine, la mort et la vie sont donc profondément mêlés dans le mythe. Le dieu de l'amour lui-même, Éros, reste énigmatique, puisqu'Aphrodite est célébrée officiellement comme déesse de la beauté, mais qu'aucun culte particulier n'est construit pour célébrer cette force primordiale sans qui rien ne serait. Dans la mesure où il n'y a pas de dieu créateur, il faut une force qui tienne lieu de principe d'unification et d'engendrement. Ces éléments contraires marqueront la pensée grecque. Mais pourquoi ? À vrai dire, pourquoi la philosophie devrait se préoccuper de l'amour, sinon comme une des forces passionnelles fondamentales de l'homme ? D'une part, parce que l'idée d'une force d'unification primordiale sera reprise dans un cadre cosmologique. D'autre part, parce que le « *philein* » de la « philosophie » trouvera une interprétation en terme « érotique ». De ces deux éléments va naître le caractère inséparable de l'amour et de la philosophie, cet acte d'aimer par excellence.

B. L'amour au cœur du cosmos : Empédocle

C'est bien là en effet une des particularités profondes de la pensée grecque, et qui marquera durablement la pensée occidentale : aimer n'est pas seulement un sentiment humain, c'est une force universelle. Cela ne signifie pas, bien sûr, qu'il n'est pas question de « l'amour humain », comme nous le verrons. Mais c'est là le thème le plus universel de la littérature et de la morale, alors que la philosophie va se particulariser par un changement de point

de vue. La première trace profonde d'une méditation sur l'amour cosmique se développe un siècle après Pythagore, dans ce monde du V^e siècle où la philosophie est déjà forgement organisée dans des sphères géographiques différentes (Asie mineure, Grande Grèce, Athènes) et dans des spéculations qui vont de l'étude de la nature, aux mathématiques, à la politique etc. Empédocle d'Agrigente (vers 490-vers 430) fait partie de ces philosophes ayant vécu avant Platon et que la tradition a nommé « présocratiques » tant Socrate a bouleversé la façon même de faire de la philosophie. De ces auteurs il ne nous reste que des fragments. Empédocle est probablement un disciple de Pythagore, et il décrit dans son poème *De la nature* la façon dont les quatre éléments s'associent puis se dissocient sous l'effet de l'Amour (*philia*) et de la Haine (*neikos*) : « Tantôt de par l'Amour ensemble ils constituent une unique ordonnance. Tantôt chacun d'entre eux se trouve séparé par la Haine ennemie ».

Mais comment comprendre ce jeu de la haine et de l'amour dans la nature ? S'agit-il de simples métaphores ? S'agit-il, comme Freud le lira plus tard, des forces fondamentales, des « pulsions » au travail dans la nature ? Le paradoxe est que, si l'on essaye de reconstituer la pensée d'Empédocle à partir des fragments et témoignages qu'il nous reste, on n'a pas tant à faire à une métaphysique échevelée de l'amour qu'à une pensée matérialiste et anti-finaliste. C'est ce qui a frappé les Platoniciens, qui le critiquent sans cesse pour cette raison. Platon, dans les *Lois*, en fait un des principaux représentants de ces philosophes incapables de comprendre qu'il y a une intelligence à l'œuvre dans la nature : « Ils disent que le feu, l'eau, la terre et l'air sont tous produits par la nature et le hasard, et qu'aucun d'eux ne l'est par l'art, et que c'est de ces éléments entièrement privés de vie que les corps de la terre, du soleil, de la lune et des astres se sont formés par la suite. Ces premiers éléments,

emportés au hasard par la force propre à chacun d'eux, s'étant rencontrés, se sont arrangés ensemble conformément à leur nature, le chaud avec le froid, le sec avec l'humide, le mou avec le dur, et tout ce que le hasard a forcément mêlé ensemble par l'union des contraires ; et le ciel entier avec tous les corps célestes, les animaux et toutes les plantes, avec toutes les saisons que cette combinaison a fait éclore, se sont trouvés formés de cette façon, non point, disent-ils, par une intelligence, ni par une divinité, ni par l'art, mais, comme nous le disons, par la nature et par le hasard ». Comme le résumera lapidairement le platonicien Plutarque au I^{er} siècle de notre ère : « Pour Empédocle la nécessité que les autres appellent destin, c'est en même temps l'Amour et la Haine »...

En somme, l'idée n'est pas du tout de penser un Être d'amour, mais plus prosaïquement d'essayer de rendre compte de l'organisation de la matière... Le terme d'organisation est d'ailleurs important, car Empédocle ne cesse d'insister sur l'absence de création et de destruction dans la nature : elle est faite d'un rythme éternel de composition et de décomposition. En somme, amour et haine sont bien des forces « physiques », qui tentent de rendre compte du cycle éternel du monde, par la mise en ordre des quatre éléments, et leur dissociation progressive jusqu'à la réunion dans l'unité de l'un, qui se divisera de nouveau. Mais c'est ici que l'on rencontre l'ambiguïté foncière de ces « forces » primordiales que sont amour et haine. En un premier sens, cela paraît simple à comprendre : l'amour est une force positive de réunion, la haine une force négative de désunion (et c'est ce qui conduira Freud à les assimiler aux pulsions de vie et de mort). Mais si l'on regarde les textes, on s'aperçoit que cette polarité ne va pas de soi. Car si le mouvement de réunion de l'amour conduit à l'un absolu, n'est-ce pas alors paradoxalement la haine qui, en permettant la brisure

de l'un et la multiplicité des formes élémentaires (feu, air, eau, terre), rend possible la vie ? Ou bien, n'aurait-on à faire plutôt qu'à une alternance permanente d'union et de désunions, avec deux termes extrêmes, l'un absolu et le multiple absolu ? On doit à la perspicacité d'Aristote d'avoir bien saisi que l'amour et la haine ne pouvaient se comprendre de manière univoque, au point d'en pouvoir renverser le sens : « Empédocle se sert davantage, mais d'une manière insuffisante encore, de ses principes, et dans leur emploi il ne s'accorde pas avec lui-même. Souvent chez lui, l'amitié sépare, la discorde réunit : en effet, lorsque dans l'univers les éléments sont séparés par la discorde, toutes les particules de feu n'en sont pas moins unies en un tout, ainsi que celles de chacun des autres éléments ; et lorsqu'au contraire c'est l'amitié qui unit tous les éléments, il faut bien pour cela que les particules de chaque élément se divisent. Empédocle fut donc le premier des anciens qui employa en le divisant le principe du mouvement, et ne supposa plus une cause unique, mais deux causes différentes et opposées » (*Métaphysique*, A. 4). Bien sûr, Aristote, comme Platon, lit ses prédécesseurs à l'aune de sa propre philosophie. Mais la différence de lecture est notable. Pour Platon, Empédocle est avant tout un poète. Il l'évoque ainsi de manière ironique dans le *Sophiste* : « Plus tard des Muses d'Ionie et de Sicile ont pensé qu'il serait plus sûr [...] de dire que l'être est à la fois un et multiple, et qu'il se maintient par la haine et par l'amitié ; car tout se sépare et se réunit sans cesse, disent celles de ces Muses qui chantent sur le ton le plus hardi »... Alors qu'Aristote voit plutôt dans ces premiers philosophes des penseurs qui se sont progressivement approchés de la vérité : bien sûr, « haine et amour » ne sont pas des notions suffisamment rationnelles, mais il faut reconnaître à Empédocle d'avoir saisi que la nature ne pouvait fonctionner sans un système complexe de mouvements. Ces « deux mouvements » trouveront